

# La maturité féconde

*Chris Wellisz dresse le portrait de **David Autor**, cet économiste du MIT dont les travaux consacrés aux effets des importations sur le marché du travail américain ont ouvert de nouvelles pistes de réflexion*

**S**i vous passez voir David Autor à l'heure du déjeuner, vous trouverez le professeur d'économie du Massachusetts Institute of Technology (MIT) en train de dévorer le sandwich maison qu'il se prépare tous les jours. Outre qu'il aime le beurre de cacahuète et la confiture, cela lui évite de perdre du temps à la cafétéria.

«C'est impensable de perdre même une heure, nous confiait récemment l'enseignant de 53 ans lors d'un entretien dans son bureau surplombant la Charles River. Si je ne travaille pas, je me consacre à des activités utiles.» Par exemple, faire de la voile avec son fils, être le capitaine de l'équipe de hockey sur glace des enseignants ou bien démonter et remonter des gadgets électriques.

Au fond, l'économie traite de la rareté, et le temps semble particulièrement rare à David Autor, qui a commencé tard dans la profession et estime avoir encore beaucoup à rattraper, malgré le rôle de tout premier plan qu'il occupe grâce à ses travaux très novateurs sur les effets du commerce et des technologies sur le marché du travail américain. La somme de ses recherches consacrées au marché du travail, soit au total 29 articles sur des thèmes allant des prestations d'invalidité au salaire minimum, reflète son respect pour la dignité du travail, sa compassion pour les défavorisés et son inquiétude face aux effets délétères du chômage sur les familles et la société.

«Le désœuvrement est un fléau, affirme-t-il. C'est le travail qui structure la vie des personnes et leur donne un sens, qui forge leur identité et nourrit leur vie sociale.» Il n'est pas d'accord avec les économistes qui voient dans le travail le prix à payer pour pouvoir consommer. «C'est simplement faux pour la plupart d'entre nous. Nous paierions pour conserver notre emploi.»

David Autor est un universitaire atypique, possédant une solide expérience pratique : il a été consultant en logiciels informatiques, enseignant pour élèves défavorisés et assistant administratif en milieu hospitalier. Ce parcours, qui lui permet d'appréhender concrètement ses sujets, explique sa propension à s'appuyer sur les faits pour vérifier, et parfois contester, les dogmes économiques.

Prenez ses études des effets des importations chinoises sur les travailleurs américains. À la fin des années 90, alors qu'il était en troisième cycle à la John F. Kennedy School of Government de l'université Harvard, les économistes débattaient du déclin des emplois manufacturiers aux États-Unis et avaient conclu à une tendance à long terme, principalement imputable à l'automatisation. Dans la mesure où les importations se substituaient en quelque sorte aux ouvriers, ces derniers pouvaient

retrouver du travail assez facilement sur le marché du travail américain, vaste et flexible.

«Alors que le débat touchait à sa fin, la situation a évolué, explique David Autor. L'ascension chinoise produisait des effets importants, mais personne ne s'en rendait compte.»

En 2001, l'accession de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce a accéléré sa transformation en géant économique mondial disposant d'une très vaste main-d'œuvre à faible coût pour fabriquer des meubles, des textiles et des appareils électriques à bon marché. Entre 1991 et 2012, la part de la Chine dans l'industrie manufacturière mondiale est passée de 4 % à 24 %.

Le monde ouvrier américain en a été profondément et durablement ébranlé, comme en témoigne D. Autor et ses collaborateurs, David Dorn de l'université de Zurich et Gordon Hanson de l'université de Californie, à San Diego. Dans un article paru en 2013, ils ont calculé que les importations chinoises ont directement causé la perte de 1,53 million d'emplois dans les usines entre 1990 et 2007, soit un cinquième de la contraction de l'emploi dans le secteur manufacturier aux États-Unis. Les emplois perdus se

## «Le travail structure la vie des personnes et leur donne un sens, forge leur identité et nourrit leur vie sociale.»

concentraient dans les régions directement exposées à la concurrence chinoise; ailleurs, le recul de l'emploi manufacturier a été beaucoup plus modeste.

Mais ils ont fait un constat plus important : le «choc chinois», comme ils l'appelaient par provocation, ne concernait pas uniquement l'industrie manufacturière, mais des secteurs exposés de manière indirecte à la concurrence des importations, par exemple les fournisseurs. Sur les marchés du travail locaux, l'emploi, le niveau des salaires et le taux d'activité ont été en berne pendant au moins une décennie. (Dans un autre article, ils ont estimé les pertes d'emplois indirectes à environ 1 million.) Ces constats ont fait planer le doute sur l'idée très répandue que la main-d'œuvre était mobile. Déménager là où les emplois étaient plus nombreux ou changer de métier n'était pas aussi facile que le supposaient les économistes.

«David a remis en cause l'opinion dominante», résume Lawrence Katz, qui a présidé le jury de thèse de D. Autor à Harvard et collabore avec lui



*Le vif intérêt de l'économiste David Autor pour l'évolution des technologies est lié à son expérience personnelle.*



ponctuellement. «On continuait de se référer à des données dépassées depuis 10 ou 20 ans. Qui dit mobilité, dit frictions. Nous constatons donc que les coûts du commerce sont très supérieurs à ce que nous avons coutume de croire.»

Les travaux de David Autor sur la Chine se sont intéressés au sentiment de profonde inquiétude face à la perte d'emplois des classes moyennes qui a agité la campagne présidentielle américaine en 2016. Dans un article paru en décembre 2016, D. Autor et son équipe ont observé que le choc commercial propulsait les électeurs vers les extrêmes politiques. Dans un autre article, ils ont montré que la diminution des perspectives d'emploi et la baisse des salaires chez les hommes jeunes travaillant dans des secteurs exposés au commerce en faisaient des maris potentiels moins attrayants, ce qui contribuait au recul de la nuptialité et à l'augmentation du nombre d'enfants nés de mères célibataires.

Le changement technologique est une autre source d'inquiétude pour le public mais fascine David Autor, sans doute en raison de son passé d'informaticien. Quand l'utilisation des ordinateurs personnels s'est répandue dans les ménages et les entreprises, vers la fin du siècle dernier, les économistes ont commencé à étudier dans quelle mesure les compétences informatiques augmentaient la valeur des travailleurs sur le marché de l'emploi.

Adoptant une autre approche, D. Autor a identifié des tâches spécifiques effectuées par les travailleurs (déplacement d'objets, résolution de calculs, etc.) et cherché celles qui pouvaient être automatisées. Avec ses collaborateurs, il a constaté que les ordinateurs

pouvaient effectivement exécuter de nombreuses tâches routinières inhérentes aux emplois moyennement qualifiés (comptables, caissiers, etc.), mais qu'ils augmentaient du même coup la valeur accordée aux facultés de résolution de problèmes, à l'adaptabilité et à la créativité propres aux fonctions de cadres. Par ailleurs, les ordinateurs ne permettaient pas d'effectuer certaines tâches manuelles, comme celles exécutées par un concierge ou un serveur en restauration rapide. Il en résultait une polarisation du marché du travail, où les gains salariaux profitaient majoritairement aux travailleurs les plus et les moins qualifiés, au détriment de la catégorie moyennement qualifiée.

Ces conclusions s'appuyaient sur une étude de 2002 menée dans une banque venant de s'équiper d'un logiciel pour le traitement des chèques, opération qui avait été réalisée manuellement depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. David Autor et deux chercheurs de Harvard, Richard Murnane et Frank Levy, ont passé d'innombrables heures dans la banque à s'entretenir avec les salariés et la direction et à les observer au travail. Ils se sont aperçus que le logiciel était capable de traiter 97 % des chèques, mais qu'il fallait toujours recourir à des employés pour les 3 % restants (problèmes de découvert, de signature illisible, etc.). Le travail de ce personnel pouvait alors faire l'objet d'une réorganisation exigeant plus de compétences.

«Depuis, les gens s'occupent d'un plus gros portefeuille de comptes et passent plus de temps à résoudre des problèmes qu'à simplement traiter des opérations», indique D. Autor.

Ses travaux sont résolument axés sur le terrain. Dans le cadre de ses recherches pour la rédaction d'un article expliquant pourquoi les agences d'intérim proposaient des formations qui ne semblaient pas vraiment utiles, il s'est inscrit lui-même comme intérimaire afin d'observer en direct le déroulement des entretiens. Il a découvert que les agences proposaient des formations gratuites pour évaluer la motivation et savoir comment attirer les candidats réellement disposés à progresser.

De même, son intérêt pour le progrès technologique est lié à son parcours personnel : au lycée, il avait appris tout seul à programmer son Radio Shack TR-80, un des premiers modèles d'ordinateur individuel. Mais sa trajectoire de l'informatique à l'économie n'a pas été la plus directe qui soit.

Il s'inscrit à l'université Columbia, mais n'y reste pas longtemps («vraiment trop immature», commente-t-il). De retour à Boston, sa ville natale, il travaille comme assistant administratif dans un hôpital. Il évolue ensuite vers un poste de concepteur de logiciels, avant de rejoindre le cabinet de conseil d'un ami, où il est notamment chargé de créer des bases de données pour les banques.



Puis il reprend ses études, cette fois à l'université Tufts de Medford, dans le Massachusetts, pour se spécialiser en psychologie et devenir psychologue clinicien comme ses parents.

Mais après avoir obtenu son diplôme en 1989, il s'avise que, au moins en ce qui concerne la psychologie telle qu'il l'étudiait, il aime vraiment les problématiques abordées, mais n'est pas du tout convaincu par les méthodes suivies et les réponses apportées. «J'aimais l'informatique et l'ingénierie, tout en étant intéressé par les questions sociales, mais je ne savais pas comment conjuguer les deux.»

Il embarque alors dans une Dodge Colt payée 250 dollars et sillonne le pays sans véritable projet en tête. Il apprend par la radio qu'une école méthodiste de San Francisco démarre un programme d'initiation à l'informatique destiné aux jeunes défavorisés. Il se porte volontaire et devient rapidement le responsable pédagogique de l'établissement.

«Cela m'a paru plus proche de ce que je recherchais. Ce travail à la fois technique et social prenait tout son sens.»

Il rencontre sa femme, Marika Tatsutani, à Oakland, en Californie. Comme lui, elle est à la recherche d'un colocataire. Elle est étudiante en troisième cycle à l'université de Californie, à Berkeley. Aujourd'hui, elle travaille à son compte comme auteure, éditrice et consultante dans les domaines de l'énergie et de l'environnement. David et elle ont trois enfants, âgés de 13 à 20 ans.

Après trois ans passés en Californie, David Autor, toujours en quête de nouveauté, décide qu'il est temps de passer à autre chose. Il envisage de postuler dans une école de médecine, puis se ravise au dernier moment et opte pour le programme de politiques publiques de la Kennedy School de Harvard, où les cours d'économie qu'il doit suivre lui font découvrir sa future discipline. «J'ai été ébloui, je me suis dit : «Mais pourquoi personne ne m'en avait jamais parlé avant? Voilà ce que je cherchais...» Nous travaillons sur les problèmes qui m'intéressent, mais avec des méthodes que j'estime, que j'apprécie et qui m'amuse.»

Richard Murnane, l'un des professeurs de D. Autor (qui collaborera par la suite à son étude sur les banques), a été impressionné par sa curiosité et son enthousiasme. «Avoir étudié la psychologie était important, je pense. Il avait une perspective plus vaste que celle des économistes purs.»

En 1999, son doctorat en poche, D. Autor se retrouve sur le marché du travail et s'imagine que les établissements comme le MIT ne le prendront pas au sérieux, car son diplôme d'économie concerne les politiques publiques. Alors quand Olivier Blanchard, président à l'époque le Département d'économie du

MIT, l'appelle pour lui proposer un poste, il est tellement pris de court qu'il refuse presque de répondre.

«J'étais terrifié, se rappelle-t-il. J'avais l'impression d'être l'économiste le plus chanceux au monde et, en même temps, un parfait imposteur. Je me demandais ce que je faisais là.»

«Il est vrai que David était une recrue atypique pour le MIT», admet Olivier Blanchard, devenu plus tard économiste principal au FMI et désormais chercheur principal au Peterson Institute for International Economics (Washington). «Mais sa détermination, son réel talent et sa rigueur nous ont convaincus de franchir le pas et, à l'évidence, nous avons eu raison.»

Les deux premières années ont néanmoins été rudes pour D. Autor, qui trouvait ses bases théoriques trop peu solides en économie. Il se souvient s'être vu confier un cours de théorie macroéconomique destiné aux élèves de licence et s'être demandé s'il était réellement qualifié.

«Au début, j'ai pensé : «Je ne maîtrise pas vraiment le sujet; je ne devrais pas être ici.» Puis je me suis dit que c'était une bonne manière d'apprendre.»

À présent, David Autor est plus occupé que jamais, même si la tension est un peu retombée. Au Bureau national de recherche économique (NBER), il a été nommé à la tête du programme d'études sur le travail avec Alexandre Mas, chercheur à Princeton. Il enseigne la théorie microéconomique appliquée et les politiques publiques en classe de licence. Il

## Le choc commercial propulse les électeurs vers les extrêmes politiques.

poursuit ses recherches sur la manière dont les chocs économiques façonnent les convictions politiques et structurent le modèle familial américain. Et il vient de lancer une étude pluriannuelle ambitieuse, consacrée à l'impact des aides financières sur l'assiduité et les taux de réussite dans l'enseignement supérieur.

Toutes ces activités lui laissent six heures de sommeil par nuit, quand il a de la chance. Mais il ne se plaint pas.

Saluant l'extrême générosité de ceux qui l'ont parrainé et lui ont offert des occasions d'apprendre, déterminantes pour sa carrière, il veut à son tour oeuvrer pour les autres. «J'ai eu énormément de chance.» **FD**

**CHRIS WELLISZ** est membre de la rédaction de *Finances & Développement*.